



PlantÆxotica

Bulletin de la Société française
d'acclimatation

Par passion des méditerranéennes, subtropicales et autres belles exotiques...

N° 33 - janvier-février-mars 2021

**Revue de la Société
française
d'acclimatation**
(association loi 1901)

Adresse
BP 40016
17880 Les Portes-en-Ré

Composition du bureau

Président : Pierre Bianchi
Trésorier : Patrick Bouraine
Secrétaire : Salomé
Simonovitch
Secrétaire adjointe : Patricia
Marc'hic

Correctrice : Salomé
Simonovitch

Mise en page du présent
numéro : Patrick Bouraine

*La rédaction de la revue
reste libre d'accepter ou
de refuser les manuscrits
qui lui seront proposés.
Les auteurs conservent la
responsabilité entière des
opinions émises sous leur
signature.*

Photographie de première de
couverture : gros plan sur
Watsonia galpinii (photo
Patrick Bouraine).
Ci-contre en haut : *Lachenalia
aloides quadricolor* (photo
Patrick Bouraine).
Ci-contre en bas : *Tillandsia
bergeri* (photo Patrick
Bouraine).

ISSN 2264-6809



Sommaire

Bulletin n° 33 - janvier-février-mars 2021

Le châtaignier de Seguin, <i>Castanea seguinii</i> – Yves Darricau, avec le concours de Wang Eloi Yinjie	4
Les <i>Tillandsia</i> : débuter avec <i>Tillandsia bergeri</i> – Pierre Bianchi, avec le concours de Francis M. et de Pierre Ferrand	10
Des bulbes originaux à essayer – Patrick Bouraine	14
Présentations des auteurs	29



La Société française d'acclimatation est née voici huit ans de la volonté de deux hommes, Pierre Bianchi et Patrick Bouraine, rapidement rejoints par Claire Simonin. Chaque année, une assemblée générale a lieu dans l'une de nos belles régions de France, avec parfois une petite extension dans les pays frontaliers. Ces manifestations permettent de rencontrer des jardiniers, professionnels ou pas, de découvrir des jardins, privés ou publics, consacrés, en tout ou en partie, à l'acclimatation, lieux d'échanges, de partages, de connaissances, d'essais, de pratiques – et, enfin, de tisser des liens d'amitié.

Malheureusement, la Covid 19 n'a pas permis à Patrick d'organiser en 2020 cette réunion si attendue dans son fief de Charente-Maritime, comme cela était prévu. On espère tous pouvoir, cette année, rattraper le temps perdu, et donc nous y réunir autour du week-end des 10 et 11 septembre, pour quelques jours – cette assemblée générale étant au demeurant statutairement obligatoire.

En attendant, Jean-Luc Mercier nous a créé deux répertoires ; l'un reprend tous les articles disponibles depuis le premier numéro de *PlantExoticA*, classés en rubriques et sous-rubriques, avec un sommaire actif et des liens directs pour accéder aux numéros des revues ; l'autre est un index complet de tous les auteurs, avec leurs publications, organisé alphabétiquement et chronologiquement, donnant lui aussi accès par lien direct aux revues. Un travail colossal, qui intègre depuis des mois les remarques et avis de tous les membres du bureau. Merci à Jean-Luc pour ces outils fonctionnels, simples et rapides. Un grand merci également à Laurent Ustaze pour la mise en ligne de ce grand chantier.

Il faut aussi penser aux futures plantations qui orneront nos jardins au fil des saisons, et se dire que c'est une chance de posséder un lopin de terre.

Pourquoi ne pas accueillir *Castanea seguinii* ? Yves Darricau, qui en possède un dans sa propriété, lève le voile sur ce petit arbre découvert par le fameux père David, missionnaire en Chine, botaniste et collecteur de plantes pour le compte du Muséum d'histoire naturelle de Paris au XIX^e siècle.

Ce petit châtaignier de Seguin n'a pas su attirer l'attention des jardiniers, qui considéraient à l'époque qu'il était de peu d'intérêt. Aujourd'hui, avec le changement climatique, cet arbuste résistant à la sécheresse, qui fleurit puis fructifie du printemps à l'arrivée du froid, fournit aux insectes et aux oiseaux le pollen et le nectar l'été, puis des fruits pour la petite faune en automne, ferait le candidat idéal pour enrichir nos sous-bois et talus, pour recréer le bocage disparu à cause du remembrement, qui est aussi une catastrophe écologique.

Tout serait parfait si *Castanea seguinii* n'était introuvable : l'auteur en a recensé quatre pieds en France... Il serait intéressant de l'introduire et de l'acclimater.

Les filles de l'air éveillent la curiosité lorsqu'elles viennent égayer et parer en nombre tous les supports qui leur sont proposés en extérieur. Comment font-elles pour vivre uniquement de l'humidité contenue dans l'air ? Francis, qui a installé en masse *Tillandsia bergeri* dans son jardin, nous livre les clefs de la réussite pour cultiver ces plantes étonnantes, en répondant aux questions de Pierre Bianchi ; tandis que Pierre Kerrand, des pépinières Tillandsia PROD, à qui nous avons rendu visite lors de l'AG à Sète en 2017, signale les avantages de certains cultivars quant à la résistance au froid. *Tillandsia bergeri* est la candidate idéale pour une première tentative d'acclimatation.

Ce reportage est un exemple de ce que chacun de nous, adhérents de SFA, peut écrire en recueillant le savoir d'autrui : nous attendons vos articles !

Brunsvigia litoralis, *Boophone disticha*, *Haemanthus coccineus*, *Rhodophiala bifida*... des noms compliqués pour de vraies beautés. Ce sont là des bulbes originaires d'Afrique du Sud ; *Hippeastrum reginae*, pour sa part, est originaire du Nord de l'Argentine et du Mexique... Dans cet article, Patrick Bouraine vous parle de trésors et de raretés que vous ne manquerez pas de convoiter. Ils sont très difficiles à débusquer ; mais lorsque vous les aurez dénichés, vous découvrirez en eux un excellent moyen de diversifier vos plantations. Patrick Bouraine les cultive avec bonheur sur son île de Ré ; il vous dévoile ses secrets de réussite et vous donne l'envie de les installer chez vous...

Patricia Marc'hic

Portrait végétal

Le châtaignier de Seguin, *Castanea seguinii* Un champion écologique à acclimater pour réparer notre biodiversité

- Yves Darricau avec le concours de Wang Eloi Yinjie,
Lycéen du Lycée français de Shanghai -

Les photos sont de l'auteur.

Le châtaignier de Seguin, *Castanea seguinii*, fait partie des végétaux repérés et ramenés de Chine par les extraordinaires découvreurs que furent les missionnaires envoyés là-bas au XIX^e siècle, et qui restèrent confinés dans les jardins botaniques, oubliés faute d'avoir trouvé un public intéressé, de forestiers ou d'horticulteurs. Ce châtaignier si utile pour le paysan pauvre chinois, comme on le verra, reste un arbuste ou arbrisseau modeste, certes joli avec ses feuilles pointues et dentées et ses petites châtaignes comme des billes ; une curiosité pour collectionneur avisé ! Classé au rang des « sans qualités » donc, mais dans un certain contexte qui n'est déjà plus le nôtre, avec réchauffement climatique, perte de biodiversité, et simplification de nos flores arborées et de nos paysages. Du coup, la floraison quasi continue qui n'était qu'une curiosité anecdotique de ce châtaignier devient un atout majeur : il fleurit sur ses pousses, et longtemps, de mai à l'arrivée des froids... Pollen et nectar pour tout un monde d'insectes en manque de fleurs estivales et automnales ; et ensuite, petits fruits qui tombent de façon échelonnée, de fin août aux gelées, pour le bonheur de la petite faune.

Un champion hélas introuvable, à redécouvrir, réintroduire, acclimater et diffuser d'urgence !

En Ille-et-Vilaine, *Castanea seguinii*, jeune arbre à Saint-Ganton.

Ce qu'on en sait

Le châtaignier de Seguin, *Castanea seguinii*, est originaire du Centre et du Sud des provinces à climat tempéré à subtropical. Les Chinois le nomment *mao li*, une consonance familière rappelant le Grand Timonier, pourtant sans aucun rapport ! Il est si peu décrit et si peu visible ici qu'il faut consulter diverses sources, y compris chinoises, pour se faire une idée des nombreuses caractéristiques étonnantes de ce châtaignier¹.

C'est un arbrisseau de 4 à 6 m, qui rarement peut monter à 10 m de hauteur.



¹ http://www.efloras.org/florataxon.aspx?flora_id=2&taxon_id=200006227.

Ses jolies feuilles sont ovales à oblongues, de 8 à 14 cm, pointues, avec des bords dentelés. Les fleurs aussi sont bien celles de nos châtaigniers, avec des inflorescences masculines – de couleur blanc crème, en chatons de 6 à 12 cm de long, étirés dans l'axe des branches –, et des fleurs féminines solitaires ou par couple.

Floraison à la mi-août en Ile-et-Vilaine.

Le fruit est une petite bogue piquante contenant trois petites châtaignes, rondes comme des billes, dont la plus grosse fait de 1 à 2 cm de diamètre, et dont les poids varient de 1 à 3 g. Elles sont comestibles, réputées pour leur douceur, et font partie de l'alimentation hivernale de nombreux terroirs agricoles, au même titre que le plus connu *Castanea mollissima*, plus septentrional, et à fruits gros comme les nôtres.



Historiquement cultivé et planté en vergers ou en haies fruitières, ce châtaignier existe en de nombreux cultivars qui semblent nommés selon les provinces d'origine : il y a donc des fruits de tailles variables, plus ou moins gros, et des cultivars plus ou moins productifs ; on cite ainsi un cultivar de la province du Jiangsu portant jusqu'à vingt bogues par pousse, ou encore un du Fujian, de forme conique. Le fruit est commercialisé, apprécié en dessert de rue, petit marron chaud, grillé et caramélisé, ou en plat, en accompagnement du poulet sauté national... En médecine traditionnelle, il entre dans la composition de remèdes pour les maladies pulmonaires. Enfin, c'est un bon fournisseur de bois de cuisson, ce qui fait que souvent il est taillé, et recépé en arbustes multicaules, un traitement qu'il supporte facilement.

Au total, un arbre bien utile pour le paysan pauvre, qui l'a largement diffusé ; on le trouve ainsi dans les provinces suivantes : Anhui, Fujian, Guangdong, Guangxi, Guizhou, Henan, Hubei, Hunan, Jiangsu, Jiangxi, Shaanxi, Shanxi, Sichuan, Yunnan, Zhejiang. La province la plus productrice serait le Guizhou, au Sud de la Chine, où un village porte le nom de ce fruit, Maoli Zheng (*zheng* signifiant « bourg »).

Sa caractéristique la plus étonnante est d'avoir une floraison séquentielle, voire quasi continue en été, qui ne cesse qu'à l'arrivée des premiers froids. Chaque pousse végétative produit des fleurs (ce qui lui vaut d'ailleurs de fleurir jeune, souvent dès sa deuxième année !), et comme il fait normalement plusieurs pousses dans l'année, il fleurit de fin mai (juste un peu avant nos châtaigniers) à octobre, voire novembre les automnes doux (en fin, donc, de floraison des lierres).



Une forme arbustive basse à Espelette (Pyrénées-Atlantiques).



Disposition des fruits en cours de maturation ; la chute sera très étalée dans le temps.

Cette floraison quasi continue est régulée par deux gènes récessifs, alors que la précocité, pour sa part, l'est par un gène dominant. Les hybrides, qui sont fréquents (et naturels), entre lui et *C. mollissima* fleurissent jeunes, portent de plus gros fruits, mais ne fleurissent qu'une fois. Ce sont d'ailleurs peut-être eux les plus nombreux en vergers.

Les fleurs exhalent un agréable parfum (le même que celui de nos châtaigniers) qui attire quantité d'insectes rarement visibles, en quête de pollen et de nectar. Les abeilles y vont avec grand intérêt, d'autant que les floraisons estivales de notre flore usuelle sont rares.

(En Chine, les vergers de *mao li* produisent suffisamment de nectar pour que des apiculteurs y obtiennent des miels typés et appréciés.)

En milieu et fin d'été, ses branches offrent un étonnant échelonnement : elles portent alors simultanément des fruits, des chatons fanés, des chatons en pleine floraison et des ébauches florales. La dernière pousse florale se fait rattraper par le froid et laisse un brin non aoûté qui va mourir, sans conséquences pour l'arbuste.

Cette rare floraison induit aussi une fructification échelonnée, avec des fruits qui arrivent de septembre à novembre, assurant une intéressante source de nourriture à la faune sauvage. Cela n'a pas échappé aux chasseurs américains, qui le préconisent en sous-bois forestiers. L'université américaine Auburn d'Alabama en a ainsi sélectionné en 2009, dans son verger semencier constitué à partir d'un lot de graines provenant du Hubei, deux cultivars aux noms curieusement français, l'un, précoce, baptisé 'Premier' et l'autre, tardif, nommé 'Encore', qui ont des calendriers qui se complètent et assurent quasiment quatre mois de châtaignes fraîches aux chevreuils, dindons sauvages et autres gibiers à plumes. Pour la production de fruits, donc pour assurer la meilleure fécondation possible, il est conseillé de planter plusieurs pieds, car les fleurs mâles et femelles d'un même pied ne mûrissent pas tout à fait en même temps. Ces cultivars sont vendus greffés sur des pieds de *C. seguinii* tout-venant.



C. seguinii, jardin des Serres d'Auteuil ;
en fait un hybride.



Petits fruits de *C. seguinii* vs fruits de notre
châtaignier commun (*C. sativa*).

Dernier point important, ce châtaignier pousse en sols acides et neutres, et supporterait un peu le calcaire. Enfin, sont reconnues sa grande résistance à la sécheresse, et sa capacité à passer les catastrophes en repartant de ses racines.

Un champion ignoré

Connu ici grâce aux envois des pères missionnaires qui parcouraient la Chine, il fut d'abord nommé *C. davidii*, en référence au fameux père Armand David, Basque courageux et remarquable naturaliste qui fit parvenir au Muséum, vers 1900, le premier échantillon de ce petit châtaignier. On changea vite son nom pour honorer un autre père moins prolifique en découvertes, le père François-Lazare Seguin (1868-1942), qui de fait parcourut le Guizhou, déjà cité pour sa richesse en châtaigniers. Du coup, *C. seguinii* et *C. davidii* sont synonymes, et assez également cités. Dans le contexte de son introduction, il n'avait rien de bien remarquable : petits fruits et fleurs discrètes, petite taille... Un manque d'arguments flagrant pour lancer une carrière forestière ou horticole ou jardinière, comme celles de nombreux autres chinois attendus par les créateurs hybrideurs de Nancy ou par Vilmorin. De fait, il est resté plus fréquent dans les herbiers que dans les arboretums et les parcs.

Les généticiens l'ont sorti des oubliettes lors des grands travaux d'hybridation menés en Europe et en Amérique pour trouver des espèces résistantes aux graves maladies venues d'Asie qui ont ébranlé les populations de châtaigniers. *C. seguinii* est en effet résistant, comme tous les asiatiques, à la maladie de l'encre induite par deux *Phytophthora*, *P. cinnamomi* et *P. cambivora*, qui détruisent le système racinaire ; et au chancre, provoqué par un autre champignon microscopique, *Cryphonectria* ou *Endothia parasitica*, qui s'attaque à l'écorce de l'arbre : c'est à ce titre qu'il fut réintroduit et utilisé en particulier aux Etats-Unis, au même titre que d'autres châtaigniers d'Asie (le *C. mollissima* chinois, qui a contribué au sauvetage des châtaigneraies américaines, et le *C. crenata* japonais, à gros fruits, qui nous a fourni quelques bons châtaigniers hybrides).

Castanea seguinii s'est hélas, de son côté, montré rétif à la greffe et à l'hybridation avec nos châtaigniers européens ou américains, il n'a finalement rien apporté comme variétés hybrides ou dans la création de porte-greffes nanifiants¹.



La floraison en continu déploie fruits, fleurs fanées, fleurs en cours et ébauches florales sur une même branche.

Pour être complet, on notera que *C. seguinii* est sensible, comme tous les châtaigniers de toutes origines, au cynips (*Dryocosmus kuriphilus*), qui est un hyménoptère ravageur, parasite majeur du châtaignier, venu de Chine..

Cet ultime épisode d'observation par des chercheurs et botanistes a tout de même donné naissance aux deux cultivars américains déjà cités, distingués sur le seul critère des périodes de fructification². Cela vaut brevet aux Etats-Unis, mais pour un travail de bien peu d'apport à la longue domestication qu'a connue ce châtaignier en Chine. Comme on l'a dit, d'autres critères d'intérêt gagneraient à entrer en jeu, dont la productivité fruitière et la taille des fruits.

Il est probable que seuls une dizaine d'arbres et arbustes de *C. seguinii* soient présents chez nous, sous forme de plants isolés, dans des pépinières spécialisées, des jardins historiques et autres. L'offre commerciale est à ce jour très modeste et aléatoire. En acquérir un plant relève de l'exploit ! L'auteur en a vu trois, en sus du sien, petit arbre en Bretagne : un arbuste touffu, bien joli, effectivement à fruits en petites billes, dans le jardin dédié au père David devant la mairie à Espelette (64), proche d'un parking où il risque l'écrasement à chaque fête foraine ; un arbrisseau ainsi étiqueté à Paris, dans l'allée du jardin des Serres d'Auteuil dédiée aux plantes chinoises, qui doit, en fait, être un hybride avec son cousin chinois *C. henryi*, avec les caractéristiques du *C. seguinii* type mais des fruits plus gros, et surtout une seule floraison (dans la mesure où c'est un gène récessif, un cultivar aurait conservé une floraison quasi continue ; pas un hybride...) ; un arbrisseau solide, bas et bien ouvert, à l'arboretum d'Iturraran au Pays basque espagnol (magnifique collection d'arbres tempérés et subtropicaux d'Asie et d'Amérique). Et enfin le sien, sûrement un fils de ce basque, acquis via un pépiniériste du cru, arbrisseau élancé et très florifère... Un bien modeste mais bien intéressant échantillon, dont les diverses photos témoignent ici.



¹ Cf *Modelling Chestnut Biogeography for American Chestnut Restoration*, publié en 2012, via : <https://onlinelibrary.wiley.com/doi/full/10.1111/j.1472-4642.2012.00886.x>.

² Cf <https://patents.google.com/patent/USPP20336P3/en>.

Un urgent besoin d'acclimatation

En période de réchauffement climatique qui accélère nos floraisons usuelles et accroît le « trou floral estival », et de baisse des populations d'insectes, abeilles et autres, ainsi que de toute la biodiversité qui en dépend, on ne peut qu'être sensible à un apport floral long, quasi continu, en nectar et surtout bon pollen. Le réchauffement a déjà avancé les floraisons de nos grands arbres mellifères de trois semaines environ depuis les années cinquante, et va encore les avancer de huit jours pour chaque degré supplémentaire (on en attend au moins deux d'ici 2050 !). La mécanique à l'œuvre est simple : il y a et aura de plus en plus un trou floral estival entre les floraisons de notre flore usuelle et celles, automnales, des lierres, inamovibles, car liées à la photopériode, et si stratégiques avec leurs riches apports en pollen et nectar, ainsi que de fruits, qui permettent à toute une faune de passer l'hiver.

Floraison (très modeste, certes) sur un plant de deux ans.

Nos insectes, dans ce contexte, font face à des risques importants de disette, surtout si la flore adventice (ronces et fleurs marginales) est nettoyée et si les flores agricoles se simplifient encore plus.

Il y a bien « *a lack of flowers* », comme le disent les chercheurs anglais ; un trou qui explique les chutes de populations d'insectes, abeilles en particulier, et d'oiseaux, et qui doit être combattu par un enrichissement de nos flores par acclimatation de plantes à floraisons estivales, issues des flores méditerranéennes ou asiatiques tempérées ou subtropicales (on estime ces chutes de populations à 30 % depuis les années cinquante).

Le *Castanea seguinii* a tout pour en être, et même pour devenir un allié stratégique pour une bonne partie de nos paysages, sur sols acides ou neutres, tant il est rustique, facile à vivre, tolérant au chaud et au sec, et apte à de multiples milieux — haies, sous-bois et jardins !

Il mérite sans conteste d'être mieux connu, étudié, introduit et acclimaté depuis diverses provinces chinoises.

Un travail de collecte centré sur les cultivars les plus florifères est à imaginer avec les botanistes chinois des divers centres de recherche et arboretums qui ont ce châtaignier là-bas, et avec divers jardins botaniques et autres conservatoires ici. A ces conditions, on pourra s'assurer des meilleurs géniteurs pour créer des vergers semenciers à même de fournir un végétal sain en quantité. C'est un beau travail de coopération et d'acclimatation que l'on ferait en faveur de notre biodiversité, et qui peut aller vite, tant le *C. seguinii* est précoce !



Les *Tillandsia* : débuter avec *Tillandsia bergeri*

- Pierre Bianchi, avec le concours
de Francis M. et de Pierre Ferrand -

Photos Patrick Bouraine.

Au sein d'une collection variée de *Tillandsia*, cette espèce est loin d'être la « fille de l'air » la plus brillante, ni par son feuillage, ni par sa floraison ; mais lorsqu'on considère sa fiabilité et sa longévité dans un jardin, elle se hisse alors indiscutablement à la première place, devant beaucoup de ses congénères. Confrontée au dilemme : faut-il briller intensément ou longtemps ?, cette espèce a indiscutablement choisi la seconde éventualité.

Une plante sans souci pour jardinier contemplatif

N'ayant que quelques années de recul dans la culture de ce type de plante, je n'aurais sans doute pas parlé si rapidement de ce *Tillandsia* si le hasard des visites ne m'avait amené dans un jardin du Var côtier où il est omniprésent, suspendu en énormes boules à des supports de pergola, en manchon autour de fils de fer, s'insinuant dans les interstices des murs des restanques où il imite avec sa toison gris-vert les épais tapis de lichens des pays nordiques, ou embrassant de lacs sinueux la base des branches de figuiers ou d'arbres de Judée auxquels il donne une touche vraiment exotique... Ainsi se déclinent les différentes possibilités d'utilisation de ces plantes au jardin.



Chez Francis, un mur qui met, dès l'arrivée, le visiteur dans l'ambiance.

Une telle omniprésence dans ce jardin n'est pas le fruit du hasard ; Francis est si attaché à cette plante frugale et méritante qu'à partir du jour où il a adopté sa première petite boule de *T. bergeri* il a systématiquement recherché, récolté et inséré dans les interstices des pierres des murs, ou sur d'autres supports, tout fragment que la pluie ou le vent détachait et faisaient tomber au sol. Durant désormais une quarantaine d'années, la plante lui a toujours été fidèle, même après les étés de feu qui, dans son jardin, constituent la menace la plus importante pour elle lorsque l'eau fait défaut, comme pendant l'été 2016.



Des tillandsias par milliers occupent, petit à petit, tous les espaces disponibles, sur les murs en pierre mais également sur tous les troncs à proximité.

Ce jardinier est donc tout à fait indiqué pour nous donner les conseils de base quant à sa culture en climat doux – ce qui pour lui se résume à peu de choses.

SFA : Francis, comment cultiver correctement *Tillandsia bergeri* pour aboutir à ce superbe résultat ?

Francis : Ici, il suffit de ne rien faire, ou presque... Si, l'accrocher aussi solidement que possible à tout support assez rugueux, à mi-ombre – elle ne doit pas griller au soleil aux heures chaudes de la journée, nous répond-il avec ses yeux malicieux et son léger accent méridional.

Voulant en savoir un peu plus :

SFA : Arrosage, engrais ?

Francis : Je ne fais rien de plus qu'attendre que la pluie tombe et que les plantes progressent... Ici, les quelques pluies et l'humidité qui monte depuis la mer suffisent à le faire pousser à petite vitesse ; je n'ai pas assez d'eau pour l'arroser, je suis patient... J'ai tout de même remarqué que sur les murs, surtout dans leur partie moyenne et basse, les plantes s'étendent plus vite, sans doute parce qu'elles reçoivent davantage de l'eau de pluie chargée de minéraux qui coule sur les murs.

Interrogé sur l'âge de sphères de *Tillandsia* suspendues, si énormes qu'on peut à peine les soulever :

Francis : Oh celles-ci ne sont pas toutes jeunes, quinze ou vingt ans ; mais en cinq à six ans on obtient une jolie boule à partir d'un petit faisceau de plantes.

Au total, il convient de retenir ces éléments fondamentaux pour réussir leur culture :

- Les cultiver sans terre, en épiphyte et pas au sol.
- Bien amarrer le fragment à son support, ou même le coller par sa base ; dans un endroit lumineux mais pas brûlant : de préférence, une exposition au soleil matinal ou à mi-ombre – un arbre à feuilles caduques laissant bien passer la lumière en hiver et l'ombrant l'été est un support parfait. Vérifier l'état des plantes en été et après des coups de vent violents, et raccrocher sur leur support, si nécessaire, les plantes tombées.

- Eviter de les placer trop près des passages ou de les soumettre aux frottements de la part de feuillages ou de branches lors de coups de vent, car les feuilles de ce *Tillandsia* sont cassantes.
- Les asperger d'eau non ou peu calcaire, de temps à autre, l'été lorsque son climat est sec. Si l'eau est très calcaire, l'acidifier avec du vinaigre blanc ou utiliser de l'eau de pluie ou de source genre Volvic. Ne pas arroser en saison froide.
- Ne pas les exposer à des vents violents, froids et secs (tramontane, mistral).
- Les protéger du froid intense (en dessous de - 5 à - 8 °C).

Au cœur de l'hiver, fin janvier, quelques floraisons.

Dans le Midi de zone 9 ou 10, cette plante est capable de passer les hivers les plus rigoureux sans protection ; à partir de la zone 8, il est sage de la mettre à l'abri (du froid, du vent et de l'humidité persistante) dans une pièce hors gel mais restant fraîche et éclairée, soit après les premiers gels, ou, au minimum, par intermittence, chaque fois qu'une importante vague de froid est prévue. Lorsque le froid n'est pas trop intense, une avancée de toit, une marquise du côté sud ou est d'un bâtiment sont des sites d'hivernage presque parfaits. Le déplacement des plantes y est facile lorsqu'elles sont peu nombreuses.



- Si on désire optimiser la croissance, dès qu'il fait chaud la pulvérisation d'eau, voire le trempage des plantes dans une bassine d'eau non calcaire, une à trois fois par semaine, est utile à condition d'empêcher l'eau de s'accumuler dans les rosettes, puis de leur permettre de sécher. Comme beaucoup de plantes épiphytes, les *Tillandsia* craignent la persistance de l'humidité sur leur feuillage ou au fond de la rosette de feuilles. Ils doivent pouvoir sécher entre deux arrosages ou pluies, surtout si la température est basse. Il faut donc les protéger à la fois du froid et de l'humidité persistante dans les climats aux hivers froids et humides.

M. Kerrand, de l'entreprise spécialisée Tillandsia PROD, signale, dans son superbe catalogue-guide illustré, que certains cultivars sont plus résistants au froid que d'autres. Il conseille pour les climats froids *Tillandsia bergeri* var. *grisea* d'Argentine, qui cumule beaucoup de qualités. En effet, il est peu exigeant quant aux conditions de culture, est un des plus résistants au froid (jusqu'à - 15 °C), a une feuille grise et duveteuse, une fleur bleu pâle entourée de bractées roses, et une croissance rapide, ce qui en fait un *Tillandsia* idéal pour les débutants, ou pour habiller les murs.

N.-B. : la résistance au froid n'est possible qu'en cas de pointes de froid sec occasionnelles, avec dégel diurne. Les plantes supporteraient mal un gel intense se prolongeant plusieurs jours de suite.

Cultivars

Ils diffèrent par la couleur des fleurs – qui sont assez discrètes et communément d'un bleu plus ou moins pâle, entourées de bractées roses –, par la couleur ou la taille des plantes et des feuilles, par leur rusticité. Tous se cultivent au soleil ou à mi-ombre, demandent des arrosages modérés, ont besoin d'un peu de froid l'hiver pour bien fleurir, résistant jusque vers - 10 °C. Citons dans la liste du pépiniériste précité :

- *T. bergeri* à forme blanche, plante compacte au feuillage large et court, duveteux, de couleur presque blanche, formant lentement des touffes compactes très florifères.
- *T. bergeri* caulescent, plante aux feuilles et aux tiges longues ; elle prend une couleur gris-pourpre au soleil et peut former de grosses boules.
- *T. bergeri* 'Kuler', dense et vigoureux car il produit beaucoup de rejets, avant une floraison assez importante.



Une parfaite illustration de l'acclimatation. Fin février 2018, il aura suffi d'une nuit avec une chute brutale des températures à - 7 °C pour voir, d'une part les effets du froid sur les plantes peu protégées par la canopée offerte par *Cycas revoluta*, et d'autre part qu'à très peu de distance les conditions ne sont pas du tout les mêmes, un seul petit degré en moins suffit pour faire mourir une plante.

- *T. bergeri* à forme verte, au feuillage vert tendre et souple, a besoin de plus d'arrosages que les autres, comme c'est la règle pour les *Tillandsia* aux feuilles vertes. Il existe des hybrides avec d'autres espèces, dont la rusticité est moindre.

Botanique

Je signale seulement qu'il s'agit d'une Broméliacée, donc une plante en rosette de la famille des ananas ; un article de fond sur le genre *Tillandsia* précisera cela. Ce genre américain a poussé à son comble le mode de vie épiphyte. Ces plantes dépourvues de racines se passent de tout substrat, s'accrochant par de petits crampons à des supports inertes, comme de petites branches ou des parois rocheuses, parfois des épines de cactus ou des fils électriques. C'est par les feuilles qu'elles captent l'eau de pluie chargée d'un peu de sels minéraux. *T. bergeri* provient d'Argentine, tout comme d'autres *Tillandsia* assez rustiques.

Bibliographie

Catalogue-guide de culture, Tillandsia PROD, 30740 Le Caylar, téléchargeable sur le site de la pépinière.

Portraits végétaux

Des bulbes originaux à essayer

- Patrick Bouraine -

Sauf mention contraire, les photos sont de l'auteur.

Les bulbes sont souvent un bon moyen de diversifier la gamme des végétaux dans son jardin. Certains, bien connus, ont été ici volontairement laissés de côté – je pense notamment à *Amaryllis belladonna*, aux *Crinum*, *Muscari*, *Narcissus*, *Scilla*, etc...

Il y a cependant des limites à leur rusticité, même si ceux qu'on va citer sont en général plus résistants au froid qu'on pourrait le penser.

Il en existe pour tous les goûts ; en voici quelques-uns à essayer.

- *Brunsvigia litoralis* R.A.Dyer 1951

Brunsvigia est un genre qui appartient aux Amaryllidacées (comme tous les bulbes suivants, sauf mention contraire) ; il comporte une vingtaine d'espèces. Originaire des zones côtières sableuses du Cap-Oriental en Afrique du Sud, il est souvent confondu avec son cousin *Brunsvigia josephinae*, plus connu. Cette région est arrosée à longueur d'année par des pluies (570 mm en moyenne) un peu plus fréquentes en hiver qu'en été.



Les étapes du cycle annuel de *Brunsvigia litoralis* : apparition des fleurs fin août ou septembre ; en octobre ou novembre, les feuilles, les graines arrivent à maturité ; au printemps les feuilles jaunissent et disparaissent ; le bulbe rentre dans sa période de repos.



C'est un gros bulbe qui a gardé ses caractères australs : au lieu de naître au printemps, il y perd ses feuilles en prenant de belles couleurs d'automne. Entre la fin août et la fin septembre, sa croissance repart, il manifeste cette reprise en développant une grande inflorescence

d'environ 60 cm de diamètre, ornée de nombreuses et superbes fleurs rouges. Ses feuilles vertes apparaissent après la floraison, en octobre, torsadées et coriaces, d'un beau vert franc.



Des fleurs prêtes pour être fécondées.

J'ai la chance d'avoir deux pieds différents : la pollinisation est facile avec un pinceau, qui me permet d'échanger artificiellement les grains de pollen. Je n'aurai pas eu le temps cette année de récupérer les graines, une tempête prématurée a détaché les inflorescences sèches. Dans la nature sud-africaine, ces inflorescences, sphériques, dispersent en roulant au gré du vent les graines aux alentours : peut-être de bonnes surprises dans les années à venir, ici où là dans le jardin ?

Riche en alcaloïdes, *Brunsvigia litoralis* est extrêmement toxique.

La fameuse nuit très froide de fin février 2018 où la température est brusquement descendue à - 6 ou - 7 °C, après un - 2 °C la veille, ne l'a pas atteint.

- *Boophone disticha* (L.f.) Herb. 1825

Ces bulbes sont endémiques de régions qui vont du Kenya à l'Afrique du Sud : l'aire de répartition est donc large, la plupart du temps liée aux zones à précipitations estivales, mais quelquefois aussi, tout au contraire, à celles caractérisées par des pluies hivernales, en Afrique du Sud par exemple.

Quand on les achète, il est difficile d'en connaître la provenance exacte ; c'est bien souvent l'Afrique du Sud, mais avec des étés secs, ou pluvieux ? De plus, on commence à en trouver qui sont cultivés en France ; il faut donc se fier aux signes émis par la plante, ils nous dicteront la marche à suivre pour les acclimater.

Ce bulbe est très attractif avec ses feuilles en éventail, d'un vert grisâtre ; certaines présentent des bords ondulés : effet garanti. Autre particularité, la position hors sol du bulbe, que ses écailles périphériques, sèches, protègent des flammes dans la nature ; ces incendies induisent

la floraison. Son système racinaire est important et nécessite une bonne épaisseur de terre bien sableuse et drainante.



Les feuilles caractéristiques des *Boophone*, en éventail.



Des floraisons qui s'étalent chez moi entre les mois de mai et d'août, du rose pâle au rouge.

Dans mon jardin, cinq bulbes sont plantés et les floraisons en ombelle (les pédicelles s'insèrent au même point sur la tige) s'échelonnent entre mai et fin août ; j'ai la chance d'avoir trois couleurs différentes : rose foncé, rose clair et rouge, une couleur très recherchée. Les fleurs émettent un parfum très agréable dans un rayon de 5 ou 6 mètres !

Les feuilles naissent au moment où les inflorescences sont complètement développées ; elles persistent quelques mois. Ici, ces bulbes sont à l'abri d'un toit, je les arrose régulièrement, arrosage que j'arrête quand la pointe des feuilles se dessèche ; il reprendra avec l'arrivée de la hampe florale.

Boophone disticha est facile à multiplier si on a la chance d'avoir deux inflorescences en même temps. Il suffit d'y passer la main, d'une fleur à l'autre, pour échanger les grains de pollen. Attention, celui-ci est extrêmement toxique¹, et il faudra impérativement se laver les mains aussitôt.

¹ *Boophone disticha* joue depuis fort longtemps un rôle important en Namibie et en Afrique du Sud, non seulement pour la chasse et la pêche, mais aussi pour ses propriétés médicinales. Il contient en effet de l'eugénol, bien connu des dentistes pour ses vertus antiseptique et analgésique ; de nombreuses tribus utilisent ses écailles sèches pour soigner les plaies, les brûlures ou encore les abcès... Ses propriétés antibactériennes à spectre large ont été mises en évidence (buphénidrine et distichamine).

N'oublions pas que *Boophone* est un mot d'origine grecque qui signifie « bœuf tué » !

Les bushmen s'en servent pour empoisonner la pointe de leurs flèches. Les éleveurs de bétail (bovins ou ovins) les arrachent dans les zones de pâturage malgré leur statut de plante protégée.

Le globe (30 cm de diamètre) parfait laissé par la fanaison des fleurs. Dans son habitat, le vent le détache, il roule en disséminant plus ou moins loin toutes les graines, un moyen très astucieux pour gagner des territoires !



La collecte des plantes pour la vente fait aussi de gros ravages dans les populations.



Les graines, vert pâle, sont le plus souvent au nombre de trois par fleur. Si les conditions d'humidité sont bonnes, elles commencent à germer sur place aussitôt tombées au pied de la plante. La transplantation dans des godets est alors très simple, en les manipulant avec précaution. Le semis est la seule façon de multiplier ce bulbe.



Belle récolte de graines de *Boophone disticha* ; la plantation doit être rapide.

Boophone disticha dans son habitat, Nieuwoudtville, Northern Cape (photo Jean-André Audissou¹).

La plantation doit être rapide car les graines germent facilement. La croissance est lente. Dans la nature, leur espérance de vie est longue et peut dépasser les cent ans !

La résistance au froid de ce bulbe est correcte : au sec, il supporte - 4 °C sans problème, jusqu'à - 8 °C selon la provenance, semble-t-il. Il peut être facilement

protégé par une plaque en plexiglass, avec éventuellement rajout d'un voile d'hivernage si des froids plus importants surviennent. La culture en pot élimine ces contraintes.



- *Clivia miniata* var. *citrina* S. Watson 2012

Ce bulbe est endémique de tout l'Est sud-africain, dans les forêts des Kwazulu-Natal, Eastern Cape, Mpumalanga et Swaziland ; c'est une plante rhizomateuse d'ombre, appréciée à ce titre comme plante d'intérieur depuis longtemps, essentiellement dans sa version rouge orangé, bien plus commune, que je ne possède pas.

Une plante porteuse d'espoir car, ici, ni le froid, ni l'inondation de Xynthia n'en sont venus à bout !

Planté petit en 2008, sa croissance est lente ; il faut dire qu'il se trouve sous un grand *Eucalyptus pauciflora* subsp. *niphophila*, et peut-être aussi qu'il manque un peu d'arrosage... Son premier hiver a vu geler ses feuilles, par - 5 ou - 6 °C en janvier 2009 ; elles sont réapparues au printemps, ce qui témoigne de sa robustesse. Puis, en février 2010, Xynthia le fait à nouveau disparaître ; les travaux d'arrachage de l'eucalyptus à la pelleteuse l'ont par chance épargné. Au printemps 2011, il est réapparu comme si de rien n'était. En février 2012, le froid le fait disparaître encore une fois ; il renaît en mai. Depuis, il s'est reconstitué, lentement mais sûrement, puisqu'il fleurit tous les ans depuis 2017.



Clivia miniata var. *citrina*, avec *Aloe ciliaris* serpentant autour de lui.

Le froid de février 2018 n'a pas abîmé ses feuilles, - 3 ou peut-être - 4 °C à cet endroit très protégé sous la canopée bienfaitrice de *Butia* hybrides, les fameux *mule palms* de Patrick Schafer, plantés depuis la disparition de l'eucalyptus.

¹ Maintenant retraité, Jean-André Audissou était un pépiniériste spécialisé dans les plantes sud-africaines et malgaches, à Fourras, en Charente-Maritime.

- *Freesia laxa* (Thunb.) Goldblatt & J.C.Manning 1995

Un passager clandestin dans le pot d'un cadeau d'une amie golfe-juanaise, Annie ; voilà comment s'est faite l'introduction chez moi de cet adorable petit bulbe. Avec un peu de temps, il se reproduit facilement, sans sourciller sur la nature du sol. Un ami corse m'a aidé à compléter sa dispersion plus rapidement dans le jardin.



Freesia laxa, des fleurs délicates.

Ce petit bulbe de la famille des *Iris* (Iridacées) originaire de l'Afrique de l'Est, du Kenya à la République sud-africaine, a changé ses habitudes pour fleurir à partir du mois de mai, alors que dans son habitat il le fait à partir d'octobre.

Les feuilles vert clair sont simples et caduques en hiver. *Freesia laxa* pousse en touffe modeste, en émettant de petites inflorescences portant de délicates fleurs rouges. Il est autofécondable, et de nombreuses capsules libèrent en fin d'été une grande quantité de graines. Il est aisé de le transplanter aux endroits désirés.

- *Haemanthus coccineus* L. 1753

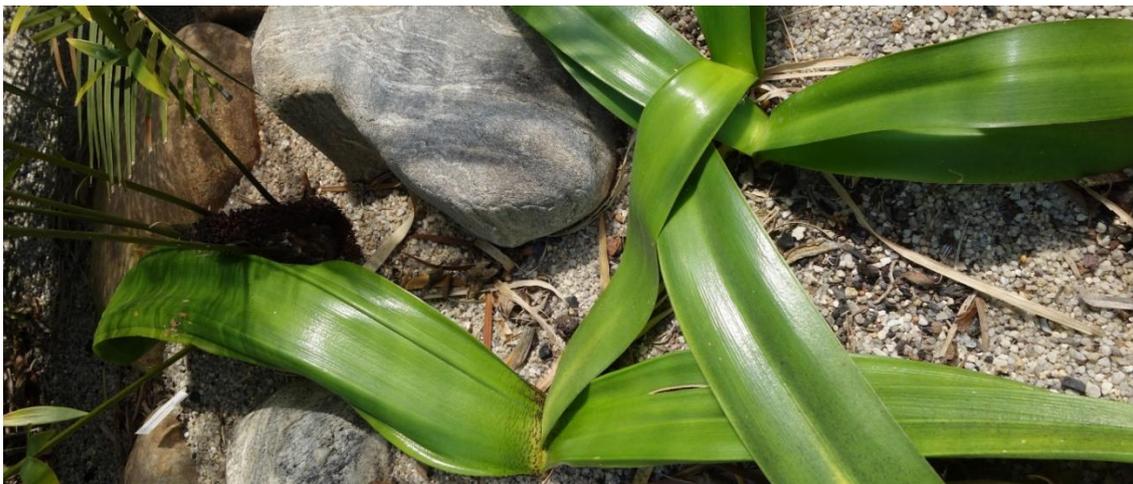
Il est endémique du Sud-Ouest africain, du Sud de la Namibie au Cap, près des côtes à précipitations hivernales. Ici sa floraison est automnale, à la fin de septembre. L'inflorescence, solitaire, s'épanouit d'abord sans les feuilles, qui apparaîtront en cours d'épanouissement. La tige est courte et porte de nombreuses fleurs d'un rouge vif très lumineux, accentué par les étamines jaunes. Les grandes feuilles, au nombre de deux, rampent sur le sol et persistent tout l'hiver pour disparaître au printemps, attendant au repos la future floraison. Elles me rappellent une plante légendaire que j'ai eu la chance d'observer en Namibie, à 50 km à l'est de Swakopmund, *Welwitschia mirabilis*¹.

Cultivé sous un toit en polycarbonate, j'évite de l'arroser quand il perd ses feuilles à la fin du printemps. A mi-ombre, sa croissance est satisfaisante, mais moins rapide que son cousin *Scadoxus puniceus*.

¹ Une plante mythique du désert du Namib (appartenant, elle, à la famille des Welwitschiacées, dont elle représente l'unique genre) vivant grâce à ses deux uniques feuilles, quelquefois plus de deux mille ans ! Elle puise l'humidité dont elle a besoin dans les brouillards générés (équivalent de 50 mm/an) par le courant froid du Benguela, qui baigne les côtes, du sud vers le nord. Les feuilles, larges et plates, en forme de lanière, ont donc un rôle essentiel dans la survie de la plante et possèdent un grand nombre de stomates pour capter l'eau. Elles poussent éternellement et peuvent atteindre 6 m (valeur record). Les extrémités s'usent et brunissent au fur et à mesure de leur croissance, sous l'action du vent sur le sable.

Welwitschia mirabilis appartient au groupe des gymnospermes ; il est dioïque – il existe des mâles et des pieds femelles.

Découverte en 1860 par Friedrich Welwitsch, un botaniste autrichien, elle fut nommée en son honneur. Welwitsch quitta l'Autriche pour se consacrer à la botanique en rejoignant le Portugal, où il dirigea le Jardin botanique de Lisbonne. C'est à partir de là, dans le cadre d'une expédition en Angola, colonie portugaise de l'époque, qu'il observa *Welwitschia mirabilis* dans le Nord du Namib.



La plante rappelle de loin *Welwitschia mirabilis* ; sur la photo, on voit bien, en bas, les deux feuilles caractéristiques, même si on a l'impression qu'il y en a trois : celle du milieu provient en fait des bulbes au-dessus, qui se sont divisés par multiplication végétative (reproduction non sexuée).

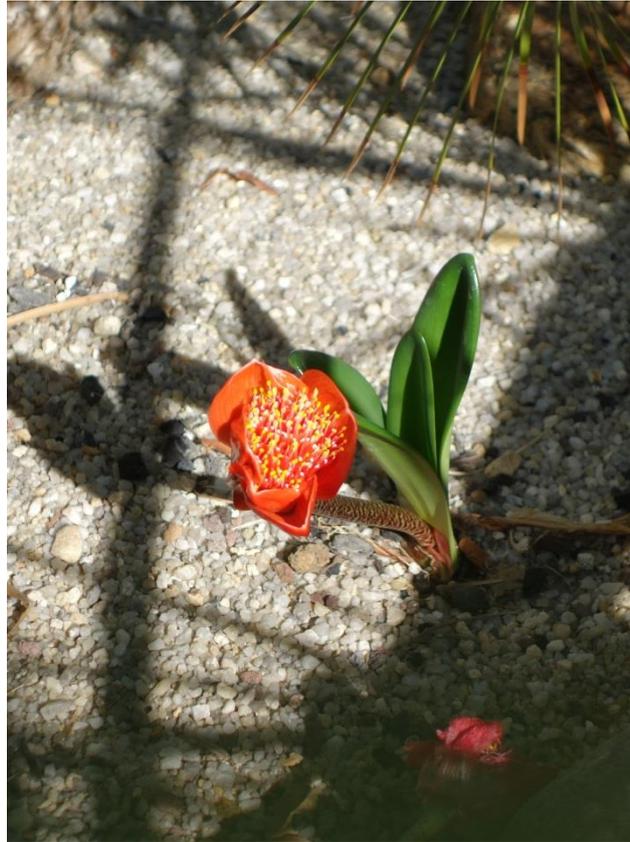


Les bractées cireuses cachent la multitude de fleurs rouge vif.

Sa rusticité est limitée, mais la plante est très facile à protéger en cas de froid. Les feuilles n'ont pas souffert à - 4 °C en janvier 2017, sous abri contre la pluie.

Note

Son cousin, *Haemanthus albiflos*, offert par un ami et cultivé en pot, garde ses feuilles en hiver, ce qui limite son acclimatation, que je juge trop hasardeuse sur nos côtes. En pot, il fleurit tous les ans sans difficulté.



Haemanthus coccineus est sans doute l'un des bulbes les plus cultivés dans le monde, en pleine terre, ou en pot comme on le voit souvent.

- *Hippeastrum reginae* (L.) Herb. 1821

Peu connu et difficile à trouver, c'est le hasard, comme souvent, qui m'a permis de l'acheter en visitant une pépinière non loin de Perpignan.

Peu de littérature sur ce taxon : on parle bien davantage des *Amaryllis*, et pourtant le genre *Hippeastrum* possède quatre-vingts espèces (du Mexique au Nord de l'Argentine), alors que le genre *Amaryllis* n'en détient qu'une, *A. belladonna* (Afrique du Sud).



La beauté outragante des fleurs d'un bulbe d'exception.

Sans repos hivernal, *Hippeastrum reginae* ne fleurira pas – c'est la condition pour voir se développer en avril ses inflorescences aux superbes trompettes rouges très lumineuses, que les nouvelles feuilles suivront de près. Un seul pied, aucune graine : jeune *Hippeastrum* cherche jeune *Hippeastrum* pour se multiplier !

- Lachenalia aloides var. quadricolor (Jacq.) Engl. 1899

Endémique du Western Cape en Afrique du Sud, ce bulbe est de culture facile à condition de lui laisser une période de repos en été – c'est l'élément essentiel. Il appartient à la famille des Asparagacées, proche des jacinthes.



Les feuilles, au nombre de deux, naissent au début de l'hiver, recouvertes de taches violettes pour la plupart ; puis, début février, viennent les inflorescences. Les fleurs en racème, tubulaires, pendantes, possèdent des couleurs attrayantes et originales. Les boutons floraux orange, en s'ouvrant, laissent apparaître des pétales jaunes, tirant sur le vert, bordés de rouge orangé foncé.



Sur l'île de Ré, les feuilles ont résisté à - 3 ou - 4 °C en janvier 2017, à l'abri d'un toit protecteur placé à 1,50 m, sans paroi latérale. Privilégier la plantation sous une canopée – sa petite taille, encore une fois, le rend facile à protéger. La floraison ne demande pas une grande quantité de chaleur pour être induite. Dans mon jardin, la plante reçoit un peu de soleil le matin en hiver, mais est à l'ombre le reste de la journée.

Arrosage recommandé, car ces bulbes aiment l'eau en période de croissance.



Des *Lachenalia* dans leur habitat, *L. comptonii* (à gauche) à Matgiesfontein, et *L. patula* (à droite) à Nuweerus, Western Cape (photos Jean-André Audissou).
Celles-ci ne sont malheureusement pas acclimatables, car peu rustiques !

- *Nerine bowdenii* W.Watson 1904

Une autre très belle sud-africaine, de l'Est, cette fois (Eastern Cape, Orange Free State et KwaZulu-Natal, plus particulièrement dans les montagnes du Drakensberg), dont la résistance au froid est suffisamment importante pour qu'on puisse la cultiver sur nos côtes du nord au sud : - 8 °C. Sa protection éventuelle est facile en recouvrant les feuilles de voile d'hivernage. Les nérines aiment les situations ombrées, mais supportent éventuellement quelques heures de soleil le matin ou en fin de journée.



Les inflorescences apparaissent fin septembre et persistent en octobre. Les cinq à dix grandes fleurs roses de chaque ombelle s'épanouissent durant trois semaines. Elles peuvent participer à la confection d'un bouquet.

Caducue, son feuillage apparaît après la floraison et persiste durant tout l'hiver, avant de disparaître au printemps. L'idéal est de lui procurer une période de repos avant que n'advienne la floraison.

Les bulbes mesurent de 3 à 5 cm.

Les graines se ressèment en place toutes seules, mais la floraison sera longue à venir, il faudra patienter pour le moins durant cinq ou six ans.

Un rose lumineux pour une fleur élégante et parfumée.

La multiplication végétative est inexistante chez les *Nerine*, il sera possible de diviser les touffes âgées.



Nerine sarniensis (L.) Herb. 1820

La « fleur du Cap », son nom sud-africain, s'est acclimatée dans les îles anglo-normandes, dont elle est devenue l'emblème, *Nerine sarniensis* est appelée « lis de Guernesey » ou « lis de Jersey », selon l'île où elle se trouve.



La couleur rouge des fleurs en forme de trompette de *Nerine sarniensis* attire les regards, et elle résiste au froid autant que sa cousine. Les bords des pétales sont, ici, ondulés.

- *Rhodophiala bifida* (Herb.) Traub¹ 1953

Comme *Hippeastrum reginae*, il est endémique, deux fois n'est pas coutume, d'Amérique du Sud, et plus particulièrement du Centre et du Nord-Est de l'Argentine et de l'Uruguay.

Ce n'en est pas moins encore un membre de la famille des Amaryllidacées, et il ne manque pas d'attrait avec sa couleur rouge très lumineuse au soleil. Ses fleurs apparaissent en septembre, mois où les floraisons sont les bienvenues. L'inflorescence comporte jusqu'à sept fleurs en trompettes, typiques de sa famille. Les petites feuilles allongées naissent ensuite.



Un autre bulbe du nouveau continent, *Rhodophiala bifida*.

Dans son habitat américain, il pleut toute l'année, sans sécheresse estivale comme on peut le voir ailleurs. Il faut en tenir compte pour sa culture, car même au repos les bulbes ont besoin de fraîcheur².

Aucune protection chez moi pendant la mauvaise saison, mais les bulbes sont plantés au sud sur une zone bien drainante, au soleil.

Les feuilles persistent tout l'hiver ; elles n'ont pas gelé pendant la vague de froid de février 2012. Plantés profondément, les bulbes sont protégés. La littérature lui donne une rusticité largement suffisante pour toutes nos côtes, - 12 °C.

¹ Hamilton Paul Traub (1890-1983) en fit la description en 1953 ; il était l'un des plus grands spécialistes de cette grande famille de bulbes. Il s'illustra notamment par plusieurs publications, dont *Genera of the Amaryllidaceae* en 1963, et participa à la fondation de l'International Bulb Society en 1933.

https://en.wikipedia.org/wiki/International_Bulb_Society

² Source : Alberto Castillo, Pacific Bulb Society, 2003.



- *Scadoxus puniceus* (L.) Friis & Nordal 1976

Endémique du Sud-Est de l'Afrique, son aire de répartition est large, de l'Éthiopie à l'Afrique du Sud en passant par le Soudan, la Tanzanie, le Kenya, le Malawi, le Mozambique, la Zambie, le Zimbabwe et le Botswana. Bien adapté à nos saisons de l'hémisphère nord, il fleurit au printemps, comme il le fait en Afrique du Sud, contrairement à d'autres bulbes.



Scadoxus puniceus, fin mars à gauche, puis à droite le 19 avril.

C'est une plante de mi-ombre, elle profite toujours de l'abri d'un arbre ou arbuste dans son habitat.

La tige florale apparaît en premier, suivie de très près par les feuilles. Les nombreuses petites fleurs écarlates en ombelle sont entourées par des bractées, au nombre de huit : quatre grandes à l'extérieur et quatre plus petites à l'intérieur. A la fin de la floraison, les feuilles dressées persistent jusqu'à l'automne, pour disparaître en hiver.

Depuis la plantation, un bulbe nouveau apparaît chaque année et une petite colonie se forme. *Scadoxus puniceus* est toxique.



Scadoxus puniceus, des centaines de fleurs accolées, cernées par les bractées, un 11 avril.

- *Watsonia galpinii* L.Bolus 1920

Une Iridacée d'Afrique du Sud (Eastern Cape, Western Cape), de la même famille que nos glaïeuls, iris, freesias ou autres crocus.



C'est une grande bulbeuse qui dépasse le 1,20 m. C'est en juillet que se développent ses belles inflorescences orange vif qui contrastent avec les étamines blanches. Une rusticité moyenne aux alentours de - 6 °C ; *Watsonia galpinii* apprécie les sols acides.



Très lumineuse, la floraison de *Watsonia galpinii* est très remarquable lorsqu'on arrive dans le jardin, en général pour le 14 Juillet.



Un autre bulbe dont on aurait pu parler, *Amaryllis belladonna*, devenu très commun dans les jardins.

Les auteurs

Yves Darricau

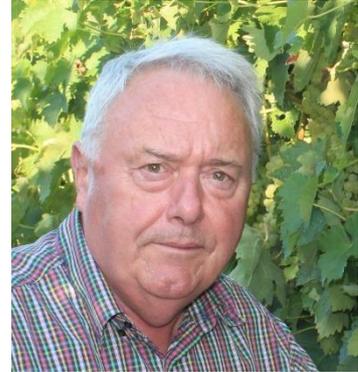
Je suis agronome de formation (Agroparistech), retraité après diverses activités internationales – principalement en Amérique latine et Asie –, ainsi qu'apiculteur et planteur en Gascogne et Bretagne (dont une vigne en pays de Redon).

J'ai écrit *Planter des arbres pour les abeilles. L'api-foresterie de demain* (Editions de Terran, 2018) et, avec ma fille œnologue, Léa Darricau, *La Vigne et ses plantes compagnes. Histoire et avenir d'un compagnonnage végétal* (Le Rouergue, 2019).

Mes recherches concernent les arbres et arbustes des flores tempérées et subtropicales qui pourront être acclimatés ici pour adapter nos paysages au réchauffement climatique et aider la biodiversité ; et tout particulièrement ceux qui sont de potentielles sources de pollen et nectar disponibles en été, automne et hiver, lorsque notre flore usuelle est prise en défaut. Elles concernent aussi nos paysages, qui souffrent d'un grand manque d'attention.

(On verra : www.revuedesdeuxmondes.fr/article-revue/abeilles-arbres-et-paysages.)

darricau.yves@gmail.com



Pierre Bianchi

Né du côté de la Méditerranée où il fait chaud l'été et bon l'hiver, très sensible à la beauté des formes, aux couleurs, aux textures, j'ai été très jeune impressionné par le bain d'exotisme dans lequel j'ai barboté, puis surnagé puis, enfin, nagé après de nombreuses années. Ma formation puis ma pratique médicale ont toujours été entrecoupées de récréations dans la nature, dans les jardins et parmi les amis des plantes, surtout ceux aimant la diversité et sachant l'orchestrer. Comme beaucoup d'amateurs de plantes, j'ai souvent regretté que le potentiel d'acclimatation d'une région ne soit que très partiellement utilisé dans les jardins. Les végétaux à architecture ordonnée m'ont d'abord attiré, mais le désastre que subissent actuellement palmiers et Agavacées m'amène de plus en plus à m'en détourner et à diversifier mes centres d'intérêts et mes plantations. Après documentation, et souvent multiplication par semis ou bouturage, je tente d'introduire dans mon jardin du Roussillon des plantes décoratives ou utiles, aptes à survivre sans artifice en climat méditerranéen à hivers assez doux mais connaissant



régulièrement le gel. Lorsque les végétaux convoités sont trop frileux, mais que leur aspect me fascine, je m'efforce d'essayer de trouver un substitut visuellement approchant, dans le but de créer des scènes dépayssantes et de susciter un émerveillement à partager, de vive voix ou par écrit. Je suis un adepte du « tropical look » raisonné et raisonnable, et du partage des expériences.

pbianchi@wanadoo.fr

Patrick Bouraine

Des vacances, de l'enfance à l'adolescence, dans la maison familiale de Ramatuelle, un grand-père collectionnant les cactus rapportés de ses voyages, une maman très attachée à son jardin : il ne m'en faudra pas plus pour me passionner dans l'art de l'acclimatation.

Originaire d'une région aux hivers froids, je déménage en 1997 dans le Nord de l'île de Ré pour assumer pleinement mon rêve de création d'un jardin exotique. Toujours à la recherche de nouveautés, mes déplacements se limitent la plupart du temps à la quête de la plante rare – essentiellement dans le Sud de la France, en Espagne et, de plus en plus souvent, en Bretagne.

Membre des Fous de palmiers depuis de nombreuses années et représentant pour la région Poitou-Charentes, l'association m'a permis de rencontrer des gens passionnants ; mais en raison de mon climat, je ne limite pas mes choix aux palmiers, dont l'éventail acclimatable est limité. Je m'intéresse à toutes les familles botaniques sans oublier un continent. Petit à petit, le manque de place m'oblige à sélectionner des végétaux moins encombrants, des bulbes en particulier, ou des vivaces.

Je suis membre de l'AJEM (Amis du Jardin exotique de Monaco), du GRAPES (Groupement roscovite des amateurs de plantes exotiques subtropicales), de la SBHL (Société d'horticulture du Bas-Léon) et de l'association Jardins extraordinaires de Brest.

Membre fondateur de la Société française d'acclimatation où je ne compte plus mes heures pour permettre aux amoureux des plantes de relater et de partager leurs expériences pour l'embellissement de nos jardins.

Nouveau retraité, l'inactivité relative me faisait peur ; je suis un nouvel élu au sein de ma commune et j'ai l'honneur de présider, depuis deux ans, une association, Ecurie de Territoire île de Ré, avec à l'horizon un futur championnat réunissant les territoires dans le monde des courses de chevaux ; une manière de redonner au cheval ses lettres de noblesse, de promouvoir les produits locaux et de faire de nouvelles rencontres... avec comme illustre parrain le Stade Rochelais.

patrick.bouraine@gmail.com



PlantExoticA

Revue trimestrielle éditée par la
Société française d'acclimatation
Association loi 1901 fondée en 2013
BP 40016 - 17880 Les Portes-en-Ré
www.societe-francaise-acclimatation.fr

* * *

Service des abonnements : BP 40016 - 17880 Les Portes-en-Ré
Directrice de publication : Claire Simonin
Rédacteur en chef : Pierre Bianchi / Correctrice : Claire Simonin
Impression : Imprimerie Allais - 44115 Haute-Goulaine / Dépôt légal : à parution
N° ISSN : 2264-6809 / N° ISSN (imprimé) 2276-3783 / N° de CPPAP : 0421 G 92686
Adhésion SFA : 15 € par an / Adhésion SFA + abonnement : 37 € / Abonnement seul : 30 €
Prix de vente au numéro : 8 € 50.



Australian Plants

for Canberra region gardens
and other cool climate areas



Australian Native Plants Society Canberra Region Inc.

Un avant-goût, par Pierre Bianchi, du numéro 34 : « Ce livre est un des livres de base pour acclimater en Europe une large gamme de plantes australiennes. J'en parle même s'il faut être un peu anglophone pour en profiter car il n'existe pas d'équivalent en français... »